

temps caché les misères du proscrit et qu'il ne devait plus revoir. Ils y laissaient le silence de la mort.

Ephiso marchait le premier, guidant à travers les difficiles sentiers de la montagne celui dont il était devenu la chose, comme le vaincu des temps antiques devenait celle de son vainqueur.

Le lendemain au soir, il eurent atteint la plage de Terra-Nova. Ils purent rejoindre de là un *legno* de commerce sur lequel ils trouvèrent à s'embarquer sans avoir à se faire connaître, et, avant la fin de la semaine, ils débarquaient à la péninsule de Sainte-Elie, d'où ils gagnèrent Cagliari à pied.

Les deux mois de congé d'Ulloa étaient expirés de la veille, quand il se présenta au matin chez son colonel, revêtu encore de son habit de pèlerin et suivi de son prisonnier.

Le colonel ne le reconnut point d'abord, et Salvador eut besoin de se nommer.

En entendant son nom, l'officier, plus que surpris, se récria et ne put en croire ses yeux : il ne l'attendait plus.

— « Mon colonel, dit Ulloa, je m'étais engagé à ne me représenter devant vous qu'accompagné d'Ephiso Malipierri.

— « Eh ! bien, interrompit le colonel.

— « Le voici, dit froidement Ephiso.

— « Et où est l'escorte qui a amené le prisonnier ?

— « Il n'en a pas eu d'autre que moi, mon colonel ; seul je l'avais pris, seul je l'ai gardé.

— « Et tu l'as amené libre !... s'écria le colonel, reconnaissant qu'Ephiso n'était chargé d'aucun lien.

— « J'avais sa parole, mon colonel.

— « Et tu l'as tenue, toi ! exclama l'officier, en se retournant vivement du côté du prisonnier.

— « Et si je ne l'avais pas tenue, qu'aurait pensé de moi